

Jean Yves Collette

# Chère Valéria

TRAME NARRATIVE DU FILM  
*JOURNAL INACHEVÉ*, DE MARILÚ MALLET



Vertiges  
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Claude d'Orbigny (1806-1876), *Pristigaster rodo* dans le  
*Dictionnaire universel d'histoire naturelle* (1841-1849).

Chère Valéria,

Je n'ai pas reçue de lettre de toi depuis un bon moment et je me demandais pourquoi tant de silence? Je m'ennuie; je trouve le temps long.

Au commencement, quand je suis arrivée, je m'ennuyais aussi. Je voulais reconnaître mon silence dans le silence si particulier et si énorme de ce pays et de cette nouvelle ville. Le silence, cela ne devait pourtant pas être si compliqué! Pourtant, je n'entendais que cela : le silence des appartements, de la nuit. La loi du silence qui s'impose d'elle-même l'hiver. Le silence blanc ou sale de la neige, celui des arbres dépouillés. Le silence des gens qui est presque un trait de caractère. Et puis, dans les appartements, le calme, la paix bienfaisante, quelquefois.

Au commencement, j'étais étonnée de tout ce qui se passait sans bruit. Cet endroit si bien organisé, si ordonné, j'aurais voulu que quelqu'un m'explique son secret. Mais « dans le silence et la solitude de la nuit », rien que des fragments, rien que des bribes, rien que des variétés de silence.

J'aurais voulu qu'on m'explique pourquoi il y avait si peu de gens dans les rues et pas de chiens qui courent à gauche et à droite. J'aurais voulu le sentiment qu'il arrivait quelque chose, que quelque chose m'arriverait.

Au commencement, j'ai eu l'impression que ce n'était pas un pays pour moi, que cet endroit m'empêcherait de rêver et que je ne pourrais pas en sortir un mot. Son efficacité alors, sa propreté aussi me pesait, comme le silence.

Tout est imagination, vas-tu me dire. Mais ce n'est pas mon imagination qui prend exactement quatre minutes en métro pour aller de la station Berri-de-Montigny à la station Rosemont. C'est la précision mécanique qui me fait peur et qui est à l'image du lieu où je vis. Jamais d'avance, jamais de retard, jamais d'imprévu.

Si, au moins, il y avait eu du bruit!

Au commencement, je rêvais d'un chez-moi avec des bousculades, de la chaleur, même de la poussière. Pas seulement des voitures qui passent quelquefois devant ma fenêtre quand je regarde. La fenêtre qu'on regarde ici, c'est la télévision. On y voit ce qui fait le poids du Québec; on y voit tout ce qui nie ce pays et, en même temps, ce qui le fait. Et je songeais que je n'étais pas chez moi; que tout était provisoire; que j'allais bientôt retourner là-bas.

Et je songeais, en même temps, que le Chili que j'espérais était un mythe, et que je voulais oublier mes efforts et mes souffrances. Et je songeais que les Québécois ne peuvent pas accueillir les exilés, parce qu'ils n'ont pas d'endroit pour le faire, qu'ils n'ont pas de pays. Et je songeais aussi quelquefois que le pays de l'artiste, c'est son travail... et que nulle part, finalement, il ne se sent à l'aise. Que pour l'artiste, ce qui est passager, c'est un état de « passage » permanent; que l'artiste s'enracine à ce qui passe!

Mais comment s'enraciner à ce qui passe?

Finalement, Valéria, cherchant ce qui n'allait pas, je me suis dit que le problème c'était le bonheur; et – qu'étant déracinée et exilée – que le bonheur devait être l'enracinement! Enracinement signifiait culture et manière de vivre; enracinement voulait dire se sentir chez soi, appartenant à quelque chose et que des choses nous appartiennent; cela, par exemple, représentait des échanges, des conversations, des rencontres ou la participation à un joyeux dîner avec des amis, ou mon fils partant pour l'école, ou bien, enfin, des relations chaleureuses avec des êtres qui m'entourent. Que jouir de tout cela m'assurerait un peu de bonheur.

Mais l'ordre et l'efficacité n'aiment pas les choses humaines. Ici on s'enferme plusieurs mois chaque année; on laisse passer les orages, la neige, le trop-plein de soleil; on vit à l'intérieur, on chauffe la maison, on a climatisé. On ne s'occupe que des faits, de la température d'hier, pas du fond des choses.

Au commencement, avant que ma mère n'arrive avec une seule valise pleine de gravures, que mon frère, plus tard, ne rapporte les belles images de ma famille, quand j'étais plus exilée qu'aujourd'hui, j'étais désespérée par le vide, Valéria, et, comme on dit, par la tranquillité des dimanches qui durait des années.

La solitude alors, imposée et recherchée à la fois et qui dure encore, peut-être l'as-tu connue? Peut-être, comme moi, t'a-t-elle fait travailler des journées si longues, jusqu'à l'épuisement? Ou bien cette contraignante solitude t'a-t-elle transformée? Moi, je suis devenue patiente, endurente comme on le dit ici. Et si j'ai pris racine, c'est dans la glace de l'hiver. Ensevelie sous un amas de travail, triste et mélancolique, je m'ennuie.

Pourtant ce pays est magnifique; c'est l'abondance. C'est ma famille de nouveau réunie; c'est Nicolas qui grandit. Pourtant, il n'est apparu aucune trace, il ne s'est produit aucun rapprochement : je suis devenue Québécoise ou, si l'on veut, Canadienne, par isolement. En parfaite imitation de mon environnement. Je me suis retrouvée entre deux cultures : celle de mon exil, laissant au loin mes paysages, mes ancêtres et vivant désormais dans un autre monde, parlant français et pensant en Québécoise, dans une culture qui se cherche, qui n'en finit plus de se définir, la plupart du temps par élimination.

Pourtant, quel bonheur ce serait, Valéria, si je me trouvais « ensemble » dans ce pays. Aujourd'hui, citoyenne, on me demande où se trouve le « contenu » québécois et *where is the canadian* « contenu » *in your film!* Alors, j'ai l'impression, non pas que tout est à recommencer, mais à commencer.

Au commencement, au Québec, on met tout en ordre avant de travailler, avant de créer. Comme on n'a pas de pays, on s'occupe de sa maison, on peint, on rénove, on s'installe une table de travail à son goût, on bricole toujours deux ou trois choses en même temps, pendant que le temps passe. On finit par avoir une maison très-très à soi, très-très en ordre, pendant que l'on ne sait pas où l'on vit. Mais on existe, bien emmitoufflé à l'intérieur; on a les relations les plus restreintes possibles; j'ai ma mère, mon frère, ma sœur... je pense à moi et comme les Québécois, mes nouveaux compatriotes, je travaille pour ne pas m'ennuyer : « Peut-être devrait-on décaper l'escalier... » Et l'on songe au repos, au rêve pour quand le moment de la retraite sera arrivé et pour cela on achète quelques livres.

Valéria, fais-moi parvenir des images du bonheur, fais-moi me souvenir de moments heureux, rappelle-moi ce que nous étions...

Je ne sais pas pourquoi je t'ai raconté tout cela, Valéria? Je devrais plutôt être à faire un film sur le bonheur, mais...

Le texte correspond à la trame narrative du film – après une séance de travail qui s'est déroulée entre le 5 et le 16 juin 1980. « Chère Valéria » est, en quelque sorte, un rapport d'étape dans la production du film de Marilú Mallet, *Journal inachevé*, sorti en 1982.

---

*Chère Valéria*,

est un texte inédit.

ISBN : 978-2-89668-914-9

© Vertiges éditeur et Jean Yves Collette, 2019

– 0915 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org